

JOURS DE FRANCE

50 F. 19 OCTOBRE 1957. N° 153

A LA CONQUÊTE DE L'ESPACE



Sedov, inventeur du "bébé-lune".



50 ans après la mort d'Hector Malot, le cinéma fait revivre pour la 4^e fois Rémi, le héros de "Sans famille"

L'ORPHELIN ADOPTÉ PAR LE MONDE ENTIER



SUR DES TRETEAUX DE FORTUNE, Rémi (Joël Fataleau) fait avec Vitalis (G. Cervi) son apprentissage de saltimbanque.

Cinquante ans après la mort d'Hector Malot, le réalisateur André Michel tourne une nouvelle version de « Sans famille », l'œuvre maîtresse d'un des romanciers les plus populaires de la fin du siècle dernier. Après Jules Verne : « Michel Strogoff », « Le tour du monde en 80 jours » ; après Victor Hugo : « Les Misérables » ; avant Bernardin de Saint-Pierre : « Paul et Virginie », Hector Malot est, avec Françoise Sagan, le dernier romancier dont s'empare le cinéma. Les aventures du petit Rémi, loué par sa nourrice à un montreur d'animaux, firent pleurer des centaines de milliers de lecteurs. Il n'est pas étonnant qu'un tel succès ait incité, cinquante ans après, un metteur en scène à tourner une quatrième version de « Sans famille ». Pierre Brasseur, Gino Cervi, Bernard Blier et Simone Renant en sont les principaux interprètes. A leurs côtés, dans le rôle de Rémi, un enfant de la rue : Joël Fataleau, 6 ans 1/2 (à droite), dont la grand-mère, Berthe d'Yd, fut sociétaire de la Comédie-Française et dont le trisaïeul, Léon Fataleau, fit déborder Raimu sur les planches. On lira dans les pages suivantes comment Hector Malot écrivit « Sans famille », ce best-seller du XIX^e siècle auquel l'art cinématographique va conférer une nouvelle popularité.

VOIR PAGES SUIVANTES

REPORTAGE : JEAN-LOUIS HORBETTE - PHOTOS : ANDRÉ DORCA





HECTOR MALOT peint par Jean-Paul Laurens au moment de la gloire. « Talent original et solide », venait d'écrire Taine dans les « Débats ».



A LA FENETRE de la bibliothèque de leur arrière-grand-père, Agnès et Jean-Michel rêvent à leur tour de voyages lointains.

DANS LE GRAND FAUTEUIL de cuir de Cordoue de son aïeul, Jean-Michel lit avec application « Sans Famille » dans le manuscrit original.



HECTOR MALOT suite

Dans sa maison natale, un lecteur privilégié : son arrière-petit fils

La maison familiale de l'écrivain, tout au bord de la Seine, à La Bouille, fut construite en 1789. Sobre et élégante, elle est recouverte de lierre. C'est de ses fenêtres qu'Hector enfant rêvait aux exploits des anciens Normands et imaginait des voyages fabuleux en regardant évoluer les voiliers. C'est là qu'il naquit, le 20 mai 1830.



CONSTRUITE sous Louis XVI par le père d'Hector Malot qui était notaire, la maison de La Bouille appartient toujours à ses descendants.

LIRE PAGES SUIVANTES



A l'assaut de la capitale, avec un drame en poche

Six heures sonnèrent. Une minute s'écoula ; puis une porte s'ouvrit et un homme de haute taille sortit de son cabinet de travail.

— Lucie ! Lucie ! appela-t-il.

Des profondeurs de la maison, une voix flûtée lui répondit :

Je viens, papa... j'ai fini de coucher mes poupées...

Un trottinement léger fit craquer l'escalier du chalet et bientôt apparut une sage petite fille qu'on eût dit échappée des pages de la Bibliothèque Rose, avec ses anglaises blondes et sa courte crinoline. Gravement, elle pénétra dans le bureau de son père, s'installa dans son petit fauteuil et fixa de ses yeux bleus l'homme qui s'était mis à lire à haute voix pour elle. Il portait la barbe généreuse et la cravate lavallière à la mode chez les écrivains du Second Empire. De sa voix grave aux inflexions normandes, il détaillait le chapitre qu'il avait terminé ce jour-là : « Un Padrone de la rue de Lourcine ».

De temps à autre, il levait les yeux sur l'enfant, dont l'expression devenait de plus en plus douloureuse... A la dernière ligne, la petite s'essuya les yeux avec son mouchoir déjà trempé de larmes. Alors, le visage du père s'éclaira.

— J'ai frappé juste, pensa-t-il, cela portera...

Tous les soirs, Hector Malot — l'indomptable écrivain qui avait tenu tête à Buloz, le féroce dictateur de la « Revue des Deux Mondes » — se plaisait à soumettre au jugement de la timide Lucie les nouvelles pages de son livre « Sans Famille ».

A cette époque, c'était déjà un romancier célèbre, mais ses ouvrages n'avaient pas encore atteint les gros tirages. Il ne pouvait donc imaginer que ce livre, qu'il écrivait tranquillement dans son chalet de Fontenay-sous-Bois, ferait le tour du monde, traduit dans toutes les langues, et porterait son nom à travers les solitudes glacées du Canada et jusqu'aux confins de la mer de Chine...

Tu seras notaire !

L'appel de l'aventure, il l'avait reçu le jour de sa naissance, le 20 mai 1830, lorsqu'un voilier, en virant maladroitement sur la Seine, enfonça de son beaupré la fenêtre de la chambre du nouveau-né...

La maison familiale de l'écrivain, encore habitée de nos jours par ses descendants, est en effet située tout au bord de l'eau, à La Bouille, ancien port fluvial des environs de Rouen. Déjà sous Louis XI venaient s'y abriter les coches d'eau qui reliaient Paris à la capitale normande. Derrière la maison se dresse la falaise, coiffée d'une verdure sauvage. Cette région si riche en abbayes l'est aussi en souvenirs littéraires. A quelques lieues de là, au Petit-Couronné, on peut voir encore la demeure campagnarde du grand Corneille ; sur l'autre rive du fleuve, c'est la retraite agreste où se cachait, pour travailler, Guy de Maupassant ; un peu plus loin, voici, à Croisset, le célèbre « gueuloir » de Gustave Flaubert.

Il est certain que Mme Malot, qui aimait à s'évader du réel, a très tôt enflammé l'imagination de son fils en lui contant avec feu les exploits des anciens Normands et en inventant pour lui des histoires sur les voiliers merveilleux qui, tout le jour, descendaient ou remontaient la Seine devant les fenêtres de la maison. N'avait-elle pas épousé en premières noces un capitaine au long-cours ? Que de voyages le petit garçon ne s'offrit-il pas... en esprit ! Plus tard, il se « défoulera », comme disent les psychanalystes, en faisant voyager sans trêve ses jeunes héros de « Romain Kalbris » et de « Sans Famille ».

— Tu seras notaire !

On imagine sans peine le peu d'enthousiasme du jeune Hector devant cet ukase paternel... M. Malot, notaire de son état, entendait que son fils unique reprit un jour sa charge ; ses deux gendres honoraient déjà le métier. C'est pourquoi Hector, pourvu de son baccalauréat, débarque un jour à Paris afin d'y faire son droit, accompagné de Louis Bouilhet, l'ami de Flaubert. Pour monter à l'assaut de la capitale, les deux jeunes Normands avaient chacun, au fond de leur malle, un pesant drame en cinq actes...

On se réunissait le soir chez Bouilhet, rue de Grenelle-Saint-Germain, où fréquentait Leconte de Lisle, « semblable à un jeune dieu, tant il était olympien », et aussi Maxime Du Camp qu'on abreuvait de sarcasmes à cause de sa rosette, donnée pour services exceptionnels rendus à une princesse (*Malot dixit*). Flaubert n'y paraissait jamais, occupé qu'il était à écrire un roman « qui allait fiche Balzac à bas », disait l'ami Bouilhet, ce qui faisait rire la compagnie : il s'agissait de « Madame Bovary ». Cependant Hector, dégoûté du mélodrame, et tout en piochant son droit, écrivait une comédie de mœurs où il y avait un rôle pour Rose Chéri... Jules Vallès évoquera plus tard le jeune bourgeois cossu qu'il était alors :

— Lorsque vous êtes arrivé de Rouen au Quartier Latin, vous

aviez un beau et chaud pardessus marron. Ah ! ce pardessus ! Je vous l'ai envié pendant dix-sept ans !

Une fois licencié en droit, Hector, qui a renoncé au théâtre mais songe à un grand roman, déclare à son père qu'il ne sera jamais notaire.

— Eh bien ! mon garçon, arrange-toi pour vivre de la plume, lui fut-il répondu... et on lui coupa les vivres.

Pourvu d'une recommandation de son professeur de philosophie, Hector se présente chez Jules Simon, alors directeur du « Journal pour tous », récemment fondé par Hachette.

— Que savez-vous faire de spécial ?

— Rien.

— Alors ! que voulez-vous que je fasse pour vous ?

— Pardonnez-moi... Ah ! si : je connais bien la botanique.

— Très bien. Avez-vous un franc ?

— Oui.

— Alors, allez demain à l'exposition de fleurs des Champs-Élysées et rapportez-moi un article intéressant. Vous, au moins, vous ne prendrez pas des roses pour des œillets !

Ce genre de travaux, s'il assurait le beefsteak quotidien, empêchait Hector de se consacrer à la grande trilogie romanesque qu'il avait en tête : « Les Victimes d'Amour ». Après cinq années parisiennes il revient, enfant prodige, dans son indulgente famille et s'enferme pendant deux ans devant des rames de papier.

— Drôle d'idée, dit son père, de prendre une profession où il n'y a pas de clercs !

Neuf heures par jour, Hector s'attelle à son œuvre, la tête bouillonnante d'idées. Il n'ouvre plus un journal : c'est son père qui, à table, le renseigne sur la politique. Le soir, comme Balzac et Stendhal, il s'enfonce dans la lecture de Saint-Simon.

En décembre 1858, le premier volet du triptyque, « Les Amants », est achevé. Hector craint tellement une déception qu'il n'ose, bien qu'il en meure d'envie, lire à sa mère cette première œuvre... Il faut maintenant trouver un éditeur. Par Sainte-Beuve, dont le secrétaire est son ami, Hector obtient une recommandation pour Michel Lévy. Ce dernier lui répond :

— Je veux bien vous éditer, mais à condition que vous supprimiez certains passages trop vifs. Le procès de « Madame Bovary » est là pour me servir d'avertissement, à moi, éditeur du monde orléaniste.

— Ils me semblent, à moi, bien innocents !

— Supprimez, vous paraîtrez dans six semaines. Que voulez-vous ? Je n'ai pas envie d'aller en prison !

Et Malot d'ajouter dans ses Mémoires :

— J'étais à un âge où le martyre n'effraie pas, au contraire. Je repris mon manuscrit, et alors commencèrent dans Paris des courses après l'éditeur : Amyot, Bourdillat, Poulet-Malassis, tous y passèrent. La réponse la plus drôle est celle de Dentu qui me dit d'une voix pontifiante :

— Ce n'est pas un passage spécial qui m'inquiète, c'est l'esprit général du livre, que je trouve trop passionné et tout à fait incompatible avec mes opinions personnelles et traditionnelles.

Vingt ans après, ses opinions avaient tellement changé qu'il rachetait à Lévy moyennant une forte somme le roman refusé, avec vingt autres du même auteur ; car le bouillant Hector était revenu l'oreille basse chez Lévy auquel il avait donné, non seulement toute sa trilogie : « Les Amants », « Les Epoux », « Les Enfants », mais encore son second ouvrage, « Les Amours de Jacques ».

Face au terrible Buloz...

Peu avant la publication de ce dernier roman, Buloz, qui en avait lu le manuscrit, demande à Lévy de lui envoyer le débutant. Or le bruit courait parmi les jeunes écrivains que les entretiens avec Buloz se soldaient parfois par des insolences et même... par des gifles.

Hector, plein de curiosité pour le satrape de l'édition, grimpe le petit escalier de la rue Saint-Benoît et arrive — nous le citons — « dans une espèce d'étude d'avoué de province où, derrière des bureaux noirs, de vieux clercs, plus pelés, plus râpés que des vrais, travaillaient silencieusement. J'allais demander à l'un d'eux si M. Buloz était visible, lorsqu'un œil dur, un seul, se fixa sur moi : c'était le maître. »

Hector se nomme. Buloz continue à le fixer sans mot dire. Non seulement il était borgne, mais aussi complètement sourd. Enfin le jeune homme, un peu démonté, tend sa carte, et alors commence un dialogue où se révèle sa courageuse indépendance d'esprit :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté votre premier roman ? lui demande Buloz d'un ton rogue.

— Parce que je n'ai pas cru que vous le publieriez, Monsieur...



La hantise de Malot : les personnages conventionnels

En effet, mais je vous aurais donné des conseils pour le second que je viens de lire, où il y a de l'intérêt, des caractères, de la poésie même... mais tout cela noyé dans des défauts qui doivent être corrigés.

Et vigoureusement, nous dit Malot, Buloz tailla dans mon roman, en même temps qu'il m'indiquait comment je devrais remplacer ces « abatis ». Quand il se lut, je répondis :

« Ce que vous m'indiquez là, Monsieur, c'est le roman « Revue des Deux-Mondes »... »

Et c'est le bon... Des écrivains qui vous valent bien ont compris qu'ils avaient intérêt à suivre mes conseils : voyez Octave Feuillet, il commence à bien faire... je l'ai formé ; voyez Madame Sand, elle avait du génie... quand elle n'a plus écrit à la « Revue » elle est devenue folle... et si Alfred de Musset ne m'était pas revenu après avoir tâté des journaux, il était perdu.

« C'est que justement je fais des romans pour dire ce qui me plaît et rien que ce qui me plaît... »

« Ah ! Ah ! très bien ! Vous verrez où cela vous conduira, jeune homme. »

La guerre était déclarée... Après une seconde escarmouche en 1870, la « Revue » éreintera systématiquement chaque nouveau roman de Malot. Celui-ci se défendra par une lettre ouverte aux journaux, mais le combat ne finira qu'avec la mort d'un des combattants, celle de l'atrabilaire Buloz.

Par malchance, le premier livre de Malot sortit des presses en pleine guerre d'Italie, 15 jours avant Magenta. L'intérêt public n'était pas au roman. Les critiques, sauf celle, très bienveillante, d'Edouard Thierry dans le « Moniteur », ne firent guère de bruit autour de l'ouvrage ni autour du suivant : « Les Amours de Jacques ». Cependant Hector Malot s'était assez affirmé pour mériter l'estime et l'amitié de Victor Hugo, comme l'atteste cette lettre écrite à Hauteville House en 1862 :

« Monsieur,

« Vous venez d'être douloureusement frappé — (Malot avait perdu sa mère) — la triste nouvelle m'arrive aujourd'hui seulement ; vous savez comme je vous aime ; laissez-moi vous dire que votre deuil est le mien. Vous êtes une nature tendre, mais ferme ; il y a du devoir dans l'acceptation du deuil ; la vie est faite de ces sombres épreuves-là. Vous continuerez donc vaillamment votre œuvre de penseur. »

« Courage, noble esprit. Je m'incline avec vous dans cette ombre où vous souffrez, et je vous serre la main. »

Victor Hugo. »

« Talent précoce, original et solide »

Tout à coup, une chance inespérée illumine l'aube littéraire d'Hector Malot : l'article de Taine.

C'était l'époque où, de sa plume vigoureuse, l'auteur de « L'Intelligence » faisait trembler d'espoir ou de dépit les jeunes écrivains qui se voyaient disséqués dans son « rez-de-chaussée » des « Débats ».

Entré un jour chez un ami absent, Taine trouve sur sa cheminée le roman d'un inconnu, Hector Malot ; il en oublie de s'asseoir tant il est empoigné... Le résultat de son enthousiasme fut un article long et retentissant au « Journal des Débats », où il place les « Victimes d'Amour » immédiatement au-dessous de « Madame Bovary ». Il termine en disant :

« J'éprouve aujourd'hui un plaisir vif et neuf pour un critique, celui de saluer un talent précoce, original et solide chez un homme que je ne connais pas et que je n'ai jamais vu. »

Emile Zola, dans « Le Salut Public », montre Hector Malot « portant le tablier de l'anatomiste et fouillant la chair vivante de la bête humaine... »

C'était presque la célébrité pour un débutant...

Malot est invité par l'éditeur Dentu à ses fameux « Diners du baron Taylor » que présidait l'ancien commissaire royal de la Comédie-Française et où se retrouvaient les romanciers plus ou moins célèbres de l'époque. On se réunissait chez un traiteur à la mode et, vers la fin du repas, chacun — c'était obligatoire — devait régaler l'assistance d'une « nouvelle parlée » de son cru.

Un des lions de ces diners, Paul Féval, qui avait plus de truculence et d'esprit que de génie littéraire, conta un soir l'histoire horrible de cette vieille Bretonne qui, après avoir tué par mégarde un petit enfant, l'avait mangé « pour éviter les perpos... »

Tout réussit maintenant à Hector Malot qui ne cessera de produire pendant une trentaine d'années. Il vient de faire un mariage d'inclination, une petite fille, Lucie, lui est née. Fuyant le bruit de la capitale, il se fait construire, dans le bois de Vincennes, une villa

confortable au goût du jour, un chalet suisse, où il se retire pour travailler.

Sur la recommandation de Taine, il est appelé par Bertin, directeur du « Journal des Débats », alors seule feuille à tendances littéraires parfaitement libre. Comme il n'avait pas de manuscrit à présenter, Bertin demande à Malot de lui raconter en détail un projet de roman qui pourrait lui convenir en feuilleton. Et Malot de lui décrire avec fougue et brio « Un Mariage sous le Second Empire », œuvre qui n'épargnerait ni la politique, ni les mœurs faisandées du temps.

Après l'avoir longuement écouté, Bertin lui demande en riant s'il veut faire supprimer le « Journal des Débats ».

« Pour publier votre roman, ajoute-t-il, attendez que l'Empire soit à bas... s'il doit tomber. N'auriez-vous pas un autre roman ? »

Non découragé, le jeune auteur lui brosse avec autant d'éloquence un autre sujet dont il avait puisé le thème tragique dans un cas observé en province : l'internement d'un homme sain d'esprit dans un asile d'aliénés. Sans le savoir, Malot offrait à son directeur un magnifique sujet d'actualité, car l'opinion publique venait d'être émue par certaines séquestrations plus ou moins justifiées.

Cette œuvre angoissante : « Un beau-frère » parut ensuite en volume et eut un assez grand retentissement. Des médecins aliénistes, partisans de la réforme de la loi de 1838 et inquiets pour leurs intérêts, poursuivirent Malot de leurs attaques jusque dans sa vieillesse. N'est-ce pas là un beau titre de gloire pour celui qu'on devait appeler plus tard « Malot-la-Probité » ?

Un romancier naturaliste

Dès lors, le jeune écrivain est lancé. Il s'attaque, toutes griffes dehors, aux abus, aux vices, aux plaies de son époque, et le titre général de certaines de ses grandes fresques : « L'Auberge du Monde », roman sur Paris, « Les Batailles du Mariage » et encore « La Bohème tapageuse », ce tableau du grand monde frelaté, nous renseignent sur ses divers champs d'observation. Sa conscience professionnelle va jusqu'au scrupule et l'oblige à étudier longuement les milieux qu'il décrit. « Un beau-frère » nous montre l'univers hallucinant et clos des asiles d'aliénés, « Mondaine » celui des peintres émailleurs, que lui révèlent les grands orfèvres Bapst et Falize. « Le Docteur Claude » nous initie à certains mystères de la toxicologie. Pour écrire « Le lieutenant Bonnet » — son livre préféré — l'auteur s'installe dans une sous-préfecture afin d'y observer la vie d'un régiment d'artillerie.

La hantise de Malot, c'est le personnage convenu, coulé dans le moule qui avait déjà servi à « Madame Sand » ou à Octave Feuillet. Il fait sien le vœu de Stendhal : « Je veux que mes romans soient des miroirs qui marchent. » Parfois le miroir renvoie un modèle criant de vérité : ainsi M. de Cheylus, type du préfet dans « Un Mariage sous le Second Empire ». Malot s'était inspiré de Paulin Limayrac, journaliste original et cocasse dont la France entière s'était amusée quand il avait été bombardé préfet de la Seine. Un jour que Malot va le remercier pour une note aimable passée dans la presse, le préfet, sans mot dire, se précipite sur ses sonneries. Des rédacteurs effarés apparaissent aux portes.

« Regardez, Messieurs, leur dit-il en montrant Malot, IL ME REMERCIE... on lui a été agréable, et il ne trouve pas au-dessous de lui de manifester sa gratitude. Extraordinaire !... »

Cependant, grâce à d'autres traits caractéristiques, les lecteurs de « Un Mariage... » avaient cru reconnaître aussi en M. de Cheylus le préfet d'Evreux, Janvier de la Motte qui, blagueur à froid, avait invité Malot à venir voir son fumoir meublé « avec les fonds des Enfants Trouvés ». Se sachant visé : « Ne vous gênez pas, disait-il au romancier, pourvu que ce soit drôle, je serai content. »

Au moment où le public cherchait avant tout sur la couverture jaune d'un roman le sous-titre « Mœurs parisiennes », Hector Malot eut le courage, après Balzac, de décrire les mœurs de province.

Son ami Jules Vallès, qui était aussi révolutionnaire et anarchiste que Malot était libéral et modéré, l'approuve en quelques lignes percutantes :

« Il n'y a pas que la Bohème sous la calotte des cieux... Il y a une classe qui s'appelle la Bourgeoisie et un pays qui s'appelle la Province. Or, il y a des Bourgeois qui tuent, et des Bourgeois qui crèvent ; tuteurs et héritiers, médecins et malades, avocats et clients, syndics et faillis... Ce sont des assassinats d'arrière-boutique, des étranglements de coulisse ; les coups sont sourds ! Eh bien ! lisez « Un beau-frère », lisez « Le Docteur Claude », lisez « Une bonne affaire », et vous aurez une idée de cette classe... Malot, lui, a taillé là-dedans, les manches retroussées, l'œil tendu ; dans les milieux honnêtes et étouffés où l'on parle de décence, de justice et de vertu,



Théodore de Banville captivé comme un écolier

Il nous montre comment « on peut tuer un homme avec tranquillité ». C'est là ce qui le met à part et hors de pair... »

Au début de sa carrière littéraire, Malot avait eu la douleur de perdre sa mère qu'il adorait. Il vécut ensuite plusieurs années sous l'obsession d'un regret : « J'ai été fou de m'éloigner d'elle sous le prétexte de mon métier. Maintenant il est trop tard : je l'ai perdue. »

Ce remords filial l'inspirera dans « Romain Kalbris », roman pour enfants qu'il écrivit à l'intention « de ceux qui pouvaient souffrir, comme lui l'avait souffert, le supplice des livres ennuyeux ».

Dans son enfance il n'avait eu à dévorer qu'une maigre pâture : les édifiants ouvrages édités par la Maison Mame « à l'usage de la jeunesse ». Il réagit en imaginant l'histoire d'un petit Breton qu'une suite d'aventures éloigne de sa mère. Il la retrouve, naturellement, à la fin du livre.

Les types campés dans « Romain Kalbris » : M. de Bihorel — l'original protecteur du petit Romain — le domestique Samedi, l'oncle Kalbris et les frères Leheu, trio d'affreux grigous dignes de Balzac, l'adorable figure de Diélette, la petite dompteuse du cirque Lapolade, amie du vieux lion Rougeaud, enfin l'étonnante silhouette bataillon de voyous — tous ces types, et aussi une action pleine de dramatiques péripéties, firent de ce livre un succès.

L'éditeur passe une commande

L'année d'après, en 1869, l'éditeur Hetzel, le manager littéraire de Jules Verne, demande à Hector Malot un roman enfantin pour son « Magasin d'Éducation et de Récréation » qu'il avait fondé avec Jean Macé. La clientèle était spéciale : ainsi, elle n'aurait pas accepté « Paul et Virginie » sans de violentes protestations — prétendait Malot...

Hetzel, qui connaissait son public, demanda à notre auteur un roman qui aurait pour titre : « Les Enfants du Tour de France », ou : « La Famille XXX » (le nom serait l'affaire de Malot). « Cet ouvrage, stipulait le contrat, devait montrer une famille d'ouvriers de Paris composée de cinq ou six enfants dispersés par la mort du père aux quatre coins de la France. » Il devait donner aux jeunes lecteurs un tableau de leur pays, de son caractère et de son industrie nationale. Hector Malot abandonnerait l'entière propriété de l'édition illustrée moyennant la somme de 4 000 francs.

Trois mois plus tard eut lieu, chez Hetzel, la lecture du premier tome. L'éditeur, qui n'avait pas goûté les manières brutales du père Barberin, au début du livre, se fâcha tout à fait quand Malot arriva à la scène des enfants fouettés, chez le « padrone » de la rue de Lourcine...

Des larmes dans les paupières, oui ; très bien ; mais qu'elles coulent au milieu d'une crise de souffrance, c'est trop. De la pitié, pas d'horreur.

Qu'eût dit cet homme sensible devant les journaux enfantins de notre âge atomique ?

À l'épisode de la mine, Hetzel bondit à nouveau : la question sociale devait être passée sous silence.

Il faut sabrer tout cela, mon cher !

Comme devant Buloz, Malot resta sur ses positions.

Survint la guerre de 1870 ; le manuscrit s'égarait et ce ne fut qu'en 1878 que parut chez Dentu la version intégrale du roman avec son titre définitif : « Sans Famille. »

C'était l'épopée du courage et de la pureté vécue par deux jeunes garçons, aux prises avec les pires difficultés de l'existence, à une époque où l'injustice, la cruauté même étaient courantes envers l'enfance pauvre. À côté de Rémi et de Mattia, de l'inoubliable Vitalis, le vieux musicien déchu mais non avili, s'agitait tout un monde de mineurs, d'ouvriers et de paysans.

Dans un éclairage à la Dickens, voici les sinistres Driscoll — les faux parents de Rémi — puis la douce Mme Milligan et son fils malade, l'honnête famille Acquin... sans oublier Capi, le général Joli-Cœur, la vache du Prince et autres intéressants personnages à quatre pattes...

La vente commença d'abord modestement et sans publicité ; puis, au bout de six mois, il se fit un brusque démarrage et les éditions s'enlevèrent à une cadence de plus en plus accélérée, grâce à la propagande de bouche à oreille des lecteurs ; Hetzel radouci publiait l'édition de nos grands-mères en percaline rouge à tranches dorées ornée des merveilleux dessins d'Émile Bayard, illustrateur de Victor Hugo.

Des témoignages élogieux arrivaient de toutes parts. Théodore de Banville écrit à Malot :

« L'histoire du petit Rémi m'a charmé, passionné, touché... C'est

un livre d'une invention merveilleuse, et si pur que vous avez pu avoir la joie de le dédier à votre enfant. J'ai été captivé comme un écolier et je vous remercie de tout le plaisir que vous m'avez donné. »

Après Dentu et Hetzel, Charpentier, Flammarion, Nelson, Hachette obtiennent d'imprimer l'ouvrage qui, dès sa seconde édition, est couronné par l'Académie française et adopté pour les distributions des prix.

En Angleterre, le succès est foudroyant : 24 éditions en moins de deux ans ; « Sans Famille » devient le livre de lecture française des écoliers et, durant de longues années, les lettres élogieuses ne cessent d'affluer...

Voici la touchante épître d'une institutrice anglaise, Mary Grove (qui, précise-t-elle, n'est pas « un de ces bas-bleus qui sont à la fois la peur et la risée des hommes ») :

« Que de jeunes et beaux yeux ont pleuré la mort du singe ! J'ai même la hardiesse de dire que bien des lunettes d'un âge plus avancé ont été humectées par les souffrances du héros Rémi... Si un plébiscite se faisait ici parmi les institutrices au sujet de « Sans Famille », je suis sûre que vous seriez couronné par 100 000 voix reconnaissantes, outre la mienne. »

Un collégien anglais, de sa grosse écriture moulée, envoie le mot suivant, signé des camarades de sa classe :

« Monsieur,

« Nous n'avons jamais lu un aussi beau livre. Comme on ne nous permet pas de lire vos autres romans, please, écrivez-en un aussi bon que l'histoire de Capi et de Joli-Cœur. Nous étions si tristes à la mort de Joli-Cœur ! »

La Belgique accueille « Sans Famille » avec faveur ; des éditions flamandes et hollandaises sont bientôt réclamées. Même accueil dans les pays scandinaves et dans l'Europe de l'Est ; l'Amérique fête à son tour le « best-seller » français...

Au Japon, après le succès des traductions, « Sans Famille » s'étudie dans la classe de français ; la Chine traduit le livre sous le titre « Khô-nhi-luu-lang-Ky » (littéralement : « Les aventures d'un enfant misérable ») ; en 1931, le roman passe en langue annamite.

Après la seconde guerre mondiale, un éditeur de Vienne inaugure avec les succès d'Hector Malot une collection spéciale pour la jeunesse — émouvant hommage à la pensée française.

Il est impossible d'énumérer les rééditions étrangères qui se sont succédées depuis 1945. Disons cependant que, grâce à son caractère d'universalité, « Sans Famille » a été le seul roman enfantin français à pénétrer au-delà du rideau de fer.

À ce sujet la petite-fille d'Hector Malot, la générale Lalande, nous a conté l'anecdote suivante :

« Une dame hongroise réfugiée en Normandie voyant chez une amie commune un grand siège à dossier sculpté s'écria :

— Voilà tout à fait le fauteuil du grand-père Driscoll de « Sans Famille » ; j'ai vu le film dans ma jeunesse. »

Les aventures de Rémi convenant à merveille au cinéma, elles donneront naissance, cette année, à un quatrième film. De son côté, Radio-Luxembourg diffusait cet hiver une version en vingt épisodes du célèbre roman, avec l'excellent petit acteur Rodolphe dans le rôle principal.

« Maintenant, à vous, les jeunes ! »

En plein succès, Hector Malot s'arrêta d'écrire à l'âge de 65 ans. Il s'en expliqua dans un spirituel P.P.C. au directeur du « Temps » où il s'étonne des éloges funèbres décernés aux écrivains qui meurent la plume à la main, éloges qui masquent la pitié ou l'ironie dont on gratifie souvent les œuvres de vieillesse.

En homme sage, après avoir vécu si longtemps pour son œuvre, Malot voulut vivre pour lui et visiter le monde « puisqu'il lui restait des jambes pour marcher et de la bonne humeur pour s'accommoder de tout ». Cependant l'année d'avant, en 1893, il avait écrit un autre livre pour enfants : « En Famille », dont le succès avait été grand. S'il est peut-être jugé un peu sérieux de nos jours, par la jeunesse, cet ouvrage est d'un grand intérêt pour le sociologue, car Malot y développe, à propos des usines de jute de Flixécourt où se passe l'action, des idées sociales qui font de lui un véritable précurseur. Ces idées choquèrent d'ailleurs les économistes de son temps...

Hector Malot s'éteignit le 18 juillet 1907 dans sa maison de Fontenay-sous-Bois.

Il n'avait pas été de l'Académie, il n'avait brigué ni honneurs ni décorations, mais, avec « Sans Famille », il est entré dans le paradis des conteurs, avec Perrault, avec Grimm, avec Andersen...

F. de la Sablière